



**Lucien-Samir Oulahbib**

# **Le rôle des rationalités cognitives, instrumentales et axiologiques dans la morphologie de l'action humaine et de son évaluation**

## **Résumé**

*Peut-on établir une échelle d'évaluation de l'action humaine la plus rationnelle qui soit ? C'est-à-dire suffisamment probante pour être à même de renforcer positivement la morphologie humaine qui crée l'action et aussi celle qui la fait sienne ?*

*Pour y répondre, il s'agira de faire le point sur la réalité conceptuelle permettant une telle problématique. Le but ultime étant de définir précisément en quoi une telle évaluation permettrait non seulement d'affiner positivement la morphologie de l'action humaine, mais d'en être la condition même d'émergence, surtout lorsqu'elle cherche à combiner devoir être et mieux être. Ce qui implique d'évaluer à la fois l'élaboration de l'action et l'effectivité de son résultat, c'est-à-dire de mesurer aussi la rationalité cognitive, instrumentale, axiologique, dans leur apport effectif en contenu morphologique qui conserve, affine, une pluralité et un ordonnancement, positivement ou négativement, dans des théories, des objets, des pratiques, qui sont, tous, des comportements. Il s'agira d'en expérimenter la plausibilité par une série d'exemples.*

*Mots clés : conservation, affinement, ordonnancement, pluralité, positif, négatif, déploiement, développement, rationalité cognitive, instrumentale, axiologique, analyse morphologique, action humaine. ¶*

Je n'ai point tiré mes principes  
de mes préjugés,  
mais de la nature des choses<sup>1</sup>.

## Présentation générale

Ainsi les « *cadres théoriques généraux qui ont inspiré les sciences sociales et généralement les sciences humaines de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle et suscité l'espoir d'un renouvellement en profondeur de la connaissance de l'humain se sont tous écroulés les uns après les autres.* » (Boudon, 2008)<sup>2</sup>. Par exemple le « *structuro-fonctionnalisme, le structuralisme, le marxisme, le freudisme sont largement perçus aujourd'hui comme des impasses* »<sup>3</sup>; ce qui se traduit par « *l'échec des sciences sociales contemporaines dans leur tentative pour élaborer un cadre général* »<sup>4</sup>.

Un tel cadre général s'avère pourtant nécessaire, du moins concernant la recherche présentée ici, à savoir dégager les principes morphologiques de l'action humaine, principes qui s'avèrent être en même temps les possibilités d'évaluation de cette dernière.

Une telle recherche peut pour ce faire s'appuyer sur la pertinence de l'alternative théorique que propose Raymond Boudon, à la suite du constat ci-dessus, lorsqu'il ajoute que

proprement explicité, le programme individualiste assorti d'une théorie ouverte de la rationalité est le plus général et le plus fécond qui ait été développé par les sciences sociales. (...) Ce programme permet, par la distinction et les articulations qu'il propose entre rationalité instrumentale, rationalité cognitive et rationalité axiologique, d'éviter l'éclectisme bancal qui voit l'*homo sociologicus* comme choisissant rationnellement ses moyens et subissant ses fins, ses valeurs et ses croyances sous l'action de forces occultes »<sup>5</sup>.

Ce type de programme s'avère être en effet pertinent pour permettre l'analyse morphologique de l'action *humaine* présentée ici. Parce qu'il s'agira de saisir celle-ci à partir de ses résultats empiriques ou observables afin d'observer s'ils renforcent (Nuttin, 1980, p. 293) ou amenuisent positivement ou négativement, le détenteur de l'action.

Il s'agira ainsi de repérer dans un premier temps en quoi ces résultats combinent ces trois types de raisons dégagées par la recherche boudonnienne, puisqu'il est possible d'y saisir une cognition, une utilité, et une finalité, permettant dans un second temps d'évaluer l'effectivité morphologique de ces trois facteurs. C'est-à-dire d'observer quelle est la *valeur*, au sens de quel est l'apport, de telle cognition, de telle utilité, de telle finalité qui aboutit à tel résultat afin d'observer en quoi par exemple ce dernier conserve affine renforce amenuise positivement négativement la morphologie humaine initiatrice ou celle qui le choisit pour le faire sien.

Présentons tout d'abord ces trois rationalités.

## **A. Présentation des rationalités cognitives, instrumentales, axiologiques.**

Il est possible de déceler dans le programme boudonien de la rationalité (Boudon, 1992, 1995, 2006, 2008, 2009) à la fois une raison cognitive, à savoir la recherche du vrai, c'est-à-dire d'une certitude discursive (la *certitudo* de Descartes qui comprend également le doute) sur laquelle s'appuyer pour arriver techniquement à tel résultat, puis une raison instrumentale, c'est-à-dire l'utilité d'une telle exactitude ainsi dégagée cognitivement, utilité qui sera calculée en terme de moyens (coûts/avantages), et enfin une raison axiologique, à savoir la signification d'une telle conjonction entre certitude et utilité, ce qui implique de tenir compte d'autrui, autrement dit de se demander comment le résultat atteint va être reçu, ce qui renvoie à la notion de justice pensée au sens de la solidarité durkheimienne, c'est-à-dire son rôle dans la cohésion et la cohérence morphologique (Baechler, 2005<sup>6</sup>).

L'objet principal de cet article cherchera alors à décrire ce qui permet de *qualifier* les résultats empiriques de l'action combinant ces trois raisons, vérité, exactitude, justice, qui peuvent se conjuguer dans la notion de *justesse*, (Baechler, 1985<sup>7</sup>) en saisissant dans le réel en quoi l'emploi de ces trois raisons *agit sur* ce que l'on nommera maintenant les quatre principes morphologiques de l'action (conservation, affinement, pluralité, ordonnancement) et leur double oscillation (renforcement/amenuisement, en positif/négatif) qui permettent l'émergence de ce réel qu'est précisément le résultat de l'action dans une *configuration* donnée des interactions et de leur institutionnalisation (Bourricaud, 1977).

## **B. Présentation des quatre principes morphologiques de l'action et de son évaluation**

Ces quatre principes et leur double oscillation dépassent leur nominalisme en ce qu'ils *sont* empiriquement l'émergence, et, en même temps, l'évaluation de l'action et sa rétroaction sur la morphologie de son détenteur.

Ainsi il s'agira de percevoir comment le détenteur, (initiateur, récepteur) de l'action, que l'on peut appréhender simultanément comme sujet idiosyncrasique, acteur politique, agent social, se trouve renforcé (1) ou amenuisé (2), positivement(3) ou négativement(4), dans sa conservation (5), son affinement (6), sa pluralité (7), son ordonnancement (8) lorsqu'il utilise ces trois raisons, médiatisées à un instant historique donné par des théories, des objets, des institutions, en vue d'agir en interne comme en externe. Et un renforcement sera non seulement dit mais constaté et donc classé positif lorsqu'il dépasse empiriquement la conservation d'un résultat atteint vers son affinement ; ce qui peut impliquer un certain amenuisement, celui d'un superflu, ce qui permet d'atteindre un optimum donné qui ne se réduit pas seulement à plus de *déploiement* de quantité similaire (conservation), mais

*développe* (affine) aussi des qualités (comme des aperceptions nouvelles) selon une diversité donnée ; le tout devant être décidé et perçu relativement, c'est-à-dire selon la particularité et la singularité historiquement situées.

Un résultat sera par contre dit négatif, y compris pour un renforcement une conservation ou un affinement, si une théorie un objet une institution déconnecte les raisons cognitives instrumentales et axiologiques et les utilise pour des fins perverses, qu'il s'agisse d'une soif d'acquérir, de conquête, de prestige.

Il peut être immédiatement objecté qu'une telle évaluation est un jugement de valeur et donc relève seulement de la philosophie morale dont l'objet est certes l'éthique mais qu'il s'agirait de penser uniquement dans son horizon moderne c'est-à-dire dans une dimension normative de type axiomatique ou conventionnaliste. Écartons cette objection en avançant que l'éthique *est* de part en part morphologique en ce sens qu'elle indique précisément, au-delà des formes morales historiquement situées, ce qui semble être en mesure de distinguer le bon du mauvais (Baechler, 1985<sup>8</sup>), Nietzsche l'avait admis dans la *Première dissertation (XVII)* de sa *Généalogie de la morale*<sup>9</sup> lorsqu'il expose que mettre en crise le contenu du bien et du mal ne signifie pas d'aller au-delà de ce qui est bon ou mauvais pour la croissance de la volonté de puissance. Sauf qu'il ne s'agit pas de viser la croissance pour elle-même, c'est-à-dire le *déploiement* de quantité supplémentaire, mais de penser cognitivement son utilité instrumentale en lien avec une axiologie qui intègre aussi la morphologie d'autrui et donc vise solidairement à *développer* en qualité c'est-à-dire en combinant un devoir être avec un mieux être.

En résumé, une telle délimitation agit donc comme évaluation. Et cette dernière émerge non pas par seule convention normative, mais bien aussi parce qu'elle fait *réellement* partie des conditions morphologiques permettant l'action humaine. Plus strictement encore, l'action humaine dans la manière qu'elle combine les trois raisons *est* déjà évaluation et en ce sens son résultat en *est* immédiatement la mesure même.

Dans ces conditions, les quatre principes avancés ne sont pas seulement des critères posés parmi d'autres ou des mots qui peuvent être remplacés par d'autres jugés par exemple plus adéquats, mais des fonctions morphologiques agissant à la fois comme points de passages obligés pour l'émergence de l'action et à la fois comme évaluation *rationnelle* quant à ses résultats.

Ce qu'il s'agira de définir ici consistera à (I) approfondir certains aspects méthodologiques relatifs à cette évaluation afin de permettre à la morphologie humaine (II) de classer l'action individuelle et collective (III) illustrée dans une série d'exemples.

\*

\* \*

## **I. Pertinence de l'articulation de ces trois rationalités universelles (cognitive, instrumentale et axiologique) au sein de la morphologie (de l'action) humaine.**

Afin d'analyser en quoi le résultat de l'action des trois raisons cristallisées dans des pratiques et des objets réels et symboliques agit sur la morphologie humaine, convient-il de se demander au préalable si la réalité de ces raisons est généralement appréhendable de façon transhistorique, c'est-à-dire saisissable dans toutes les sociétés humaines.

### **A. L'universalité de la raison**

Boudon énonce qu'il est possible de saisir une telle universalisation de la raison, y compris dans ses trois modes de fonctionnement (2009, pp. 64, 65) :

(...) Même un chat, ironise Durkheim, comprend que la pelote de ficelle qu'il donne l'impression de prendre pour une souris n'en est pas une. C'est pourquoi il s'en désintéresse rapidement. Comment accepter l'idée que l'être humain puisse, lui, être durablement victime d'illusions grossières ? Durkheim propose donc de considérer que la pensée humaine est une. Le *primitif* -comme on dit de son temps- met en œuvre les mêmes *règles de l'inférence* que l'homme moderne. L'hypothèse selon laquelle ces *règles* varieraient selon les cultures ou les époques peut être écartée sans hésitation. Il suffit de prendre en compte le fait que les connaissances, les interprétations du monde et les catégories utilisées par les êtres humains varient dans le temps et dans l'espace. En d'autres termes, les procédures mises en œuvre par la pensée humaine sont invariables dans le temps et dans l'espace, contrairement à l'hypothèse défendue par Auguste Comte, par Lévy-Bruhl et les anthropologues américains R. d'Andrade ou R. Shweder. Seuls varient les *contenus* de la pensée.

Arrêtons-nous sur Lévy-Bruhl, que vient de citer Boudon (mais ce n'est pas la première fois, tant il incarne pour lui un « historisme » par ex, 1995, pp. 167-173, 379 et 2006, pp.202-203) afin d'observer comment il aborde cette question de l'universalité de la raison puisque c'est lui qui a établi cette distinction que Boudon conteste entre « mentalité logique et prélogique ».

Lévy-Bruhl rend compte tout d'abord du témoignage de jésuites concernant la mentalité des peuples nommés aujourd'hui premiers :

Ils ont constaté chez les primitifs une aversion décidée pour le raisonnement, pour ce que les logiciens appellent les opérations discursives de la pensée ; ils ont remarqué en même temps que cette aversion ne provenait pas d'une incapacité radicale, ou d'une impuissance naturelle de leur entendement, mais qu'elle s'expliquait plutôt par l'ensemble de leurs habitudes d'esprit.<sup>10</sup>

Leurs « habitudes d'esprit » : ainsi elles biaiserait en quelque sorte leur « aversion ». Sur quoi repose cette assertion ? Sur le fait qu'un « primitif » ne voit pas l'intérêt de croire aux Évangiles ou de manipuler des nombres pour le seul plaisir de le faire :

Le même père ajoute un peu plus loin : « Les vérités de l'Évangile ne leur eussent pas paru recevables, si elles eussent été appuyées uniquement sur le raisonnement et sur le bon sens. (...) Quoiqu'il se trouve parmi eux des esprits aussi capables des sciences que le sont ceux des Européens, cependant leur éducation et la nécessité de chercher leur vie les a réduits à cet état que tous leurs raisonnements ne passent point ce qui appartient à la santé de leurs corps, à l'heureux succès de la chasse, de leur pêche, de la traite et de la guerre » (...).<sup>11</sup>

Plus loin :

(...) l'aversion pour les opérations discursives de la pensée ne provenait pas d'une incapacité constitutionnelle, mais d'un ensemble d'habitudes qui régissaient la forme et l'objet de leur activité d'esprit.<sup>12</sup>

Est-ce là réellement une aversion pour les opérations discursives de la pensée ? Pas sûr indique Lévy-Bruhl, lui-même, plus loin<sup>13</sup>:

D'abord, on ne voit pas pourquoi la poursuite d'intérêts exclusivement matériels, ni même pourquoi le petit nombre des objets ordinaires des représentations aurait nécessairement pour conséquence l'incapacité de réfléchir et l'aversion pour le raisonnement. (...) l'incapacité de comprendre un enseignement évangélique, et même le refus de l'écouter ne sont pas à eux seuls une preuve suffisante de l'aversion pour les opérations logiques, surtout quand on reconnaît que les mêmes esprits se montrent fort actifs quand les objets les touchent, quand il s'agit de leur bétail ou de leurs femmes. (...). Partout où l'observation a été assez patiente et prolongée, partout où elle a fini par avoir raison de la réticence des indigènes qui est extrême touchant les choses sacrées, elle a révélé chez eux un champ pour ainsi dire illimité de représentations collectives, qui se rapportent à des objets inaccessibles aux sens, forces, esprits, âmes, mana, etc. (...). Entre ce monde-ci et l'autre, entre le réel sensible et l'au-delà, le primitif ne distingue pas. Il vit véritablement avec les esprits invisibles et avec les forces impalpables. (...).

Arrêtons-nous enfin sur ce dernier passage (pp.85-86) :

Omniprésence des esprits, maléfiques et sortilèges toujours menaçants dans l'ombre, morts étroitement mêlés à la vie des vivants : cet ensemble de représentations est pour les primitifs une source inépuisable d'émotions, et c'est à lui que leur activité mentale doit ses caractères essentiels. Elle n'est pas seulement mystique, c'est-à-dire orientée à chaque instant vers les forces occultes. Elle n'est pas seulement prélogique, c'est-à-dire indifférente le plus souvent à la contradiction. Il y a plus : la causalité qu'elle se représente est d'un type autre que celui qui nous est familier, et ce troisième caractère est solidaire des deux premiers. (...).Ce faisant, elle obéit bien, sans doute, au même instinct mental que nous. Mais au lieu que, pour nous, la cause et l'effet sont donnés tous deux dans le temps et presque toujours dans l'espace, la mentalité primitive admet à chaque instant qu'un seul des deux termes soit perçu ; l'autre appartient à l'ensemble des êtres invisibles

et non perceptibles. (...). Pour la mentalité prélogique, la liaison causale se présente sous deux formes, d'ailleurs voisines. Tantôt une préliaison définie est imposée par les représentations collectives : par exemple, si tel tabou est violé, tel malheur se produira, ou, inversement, si tel malheur se produit, c'est que tel tabou a été violé. Ou bien le fait qui apparaît est rapporté d'une façon générale à une cause mystique : une épidémie règne, ce doit être la colère des ancêtres qui en est la cause, ou la méchanceté d'un sorcier ; (...) Pour la mentalité primitive, si le poison agit, c'est uniquement parce que la victime aura été condamnée. (...).

Tentons de commencer le commentaire de cette façon : Lévy-Bruhl parle de « forces occultes » qui en quelque sorte formateraient les « habitudes d'esprit » propres aux primitifs jusqu'à les désigner comme étant la cause unique des phénomènes. On sait aussi que Boudon désigne également par ce terme de « forces occultes » les théories qui imputent « *le comportement et les états de conscience de l'acteur à des forces occultes* »<sup>14</sup>. Ne peut-on alors pas voir que Lévy-Bruhl souligne en fait un état des choses qui n'est pas propice aux seules sociétés premières ?

Ne peut-on pas en effet observer la réalité de cette centralité unicausale dans maintes explications, voyant ici le courroux divin et là une action de services secrets occultes ou du capitalisme débridé ?

Mais le fait d'indiquer que cet état de conscience est tout autant partagé dans les sociétés modernes, reviendrait-il à relativiser le bon sens de la raison ordinaire ? Non, et même Lévy-Bruhl le confirme, on l'a lu. Par contre, il est possible d'avancer en s'appuyant sur les travaux de Max Weber concernant le surgissement spécifique de la ville occidentale (1991), en particulier lorsqu'il souligne par exemple que l'un des « trois facteurs puissants »<sup>15</sup> fut le recul de la magie dû à la « prophétie juive »<sup>16</sup> et par là au monothéisme, ce qui eut pour effet de renverser les « barrières que la magie instaurait entre les clans, les tribus et les peuples »<sup>17</sup>. Il est alors possible d'avancer avec Weber que la mise en avant de la rationalité en tant que cognition distincte de la spéculation propre à l'imaginaire, ait pu être utile, à savoir jouer un rôle *institutionnel* dans ce *désenchantement* du monde et par là accélérer l'émergence de pratiques cognitives distinctes dont la distinction entre l'éthique et le religieux (par exemple autour de la question de l'amour et de la foi chez Abélard) ou dans la possibilité d'avoir un contact individuel et non pas seulement indirect avec les Écritures (protestantisme qui renoue en fait avec la tradition juive) ; un *désenchantement* qu'il s'agit cependant, et très strictement, et il faut y insister, de traduire plutôt par *désensorcellement* (*Entzauberung*)<sup>18</sup> c'est-à-dire précisément lutte contre la magie qui corsète les relations entre les groupes et par là freine leur transformation ; ce qui permet de distinguer ce « désenchantement » à la connotation le liant uniquement à la suprématie du discours scientifique déconnectant les trois raisons comme il a été énoncé depuis

Adorno, Marcuse, et Heidegger et par leurs homologues français. Rappelons que le recours à la magie était encore courant dans les campagnes européennes au XVI<sup>ème</sup> siècle. Et que le recours à l'astrologie est encore aujourd'hui bien implanté, et même justifié.

Mais le propos ici n'est pas d'expliquer que la présence de tels recours justifie une distinction à faire entre sens commun et sens éclairé, il s'agit plutôt de comprendre la *raison* de tels recours à des puissances occultes, y compris aujourd'hui. Boudon est ainsi en droit de souligner la non pertinence d'une telle scission schématique ; d'autant que la croyance en des forces occultes sont également avancées par des discours savants ou prétendus tels. Observons *in fine* que Lévy-Bruhl était sans doute dépendant du paradigme évolutionniste scientifique de son époque, comme le fut Freud lorsqu'il fit dépendre l'appareil psychique d'un modèle physique inspiré de Helmholtz pour identifier le premier à un appareil réflexe agissant de telle sorte que toute stimulation supplémentaire entraînerait mécaniquement une décharge d'énergie (Nuttin, 1980, p.26).

## **B. La raison est un comportement**

Quel est l'intérêt d'une telle clarification pour l'objet traité ici ? Il est double. D'un côté, il vise à souligner que les raisons *sont* des comportements comme le souligne Quine à la suite de Dewey (2008)<sup>19</sup>, ce qui est corroboré par la psychologie de la motivation (Nuttin, 1980<sup>20</sup>), à savoir tout simplement que raisonner implique des attitudes, ainsi « regarder *est* faire quelque chose » avance Nuttin<sup>21</sup>, et que d'autre part ces comportements ou, ici, les contenus des trois raisons, ont précisément une incidence morphologique en ce qu'ils vont, via des théories, des objets, des groupes, des institutions, renforcer amenuiser positivement négativement la conservation l'affinement la pluralité l'ordonnancement et que c'est cela qui importe ici.

Dans ces conditions le fait que ces trois raisons se déclinant en comportements soient médiatisées par des formes ou cadres de référence (Musafer Shérif, 1934<sup>22</sup>) portés par des groupes ou unités d'action (Bourricaud, 1977, Baechler, 1985) -ce qui permet d'insister, à la manière platonicienne et kantienne, sur l'existence de phénomènes *indirects*<sup>23</sup> de construction des perceptions et des croyances non seulement entre *soi* et le groupe, mais déjà entre *soi* et *soi* (Sartre, 1960)<sup>24</sup>, phénomènes issus de cadres et groupes de référence, médiations, adhésions, croyances collectives, et, *in fine*, de dispositions ou potentiels neuro-psychologiques donnés, tout ceci ne répond pas à la question morphologique de la raison qui pousse au choix de tel cadre/groupe d'une part, et ce que d'autre part ce choix aura comme effets sur la conservation, l'affinement, la pluralité, l'ordonnancement et leurs quatre oscillations (renforcement/amenuisement, positif/négatif).



### C. L'universalité de l'évaluation morphologique

Comment être *certain* de l'effectivité à prétention universelle de toute qualification, telle celle, morphologique, du « renforcement »? En observant déjà que la capacité universelle d'évaluer ce qui renforce ou amenuise positivement ou négativement le détenteur de l'action *humaine* se prouve d'emblée par le fait que cette dernière possède, de part sa singularité, un sens qui dépasse morphologiquement son horizon animal -c'est-à-dire programmé à viser essentiellement sa conservation- puisqu'il est possible pour l'humain non seulement de s'adapter, mais de changer les choses (Nuttin, 1980) y compris de façon erronée tout en se persuadant du contraire comme l'a montré Boudon, (1992) tant les coûts de sortie peuvent être prohibitifs pour la conservation (*ego-involvement*, Allport, 1970, in Nuttin, 1980, p.289 et Nuttin, 1953, in 1980 p. 168).

Cette spécificité humaine est certes souvent perçue dans son aspect négatif, au sens hégélien de liberté absolue (1817, § 302)<sup>25</sup>, celle d'une raison uniquement instrumentale se rendant « maître et possesseur de la nature » selon le programme cartésien. Sauf que cette utilisation est à un certain stade limitée par son acception d'humanité portée par les raisons cognitives et axiologiques, ce qui implique que le caractère *positif* ne peut pas être qu'un accroissement de négativité au sens d'une *mise à la raison* du monde c'est-à-dire d'un « arraisonnement » logique du monde comme il se dit depuis Heidegger. Ou encore de la systématisation du rapport de force posé comme force de tout rapport. Ces aspects sont des cas particuliers, respectivement celui du scientisme de l'affairisme et de la tyrannie, qui ne peuvent résumer par eux seuls cette spécificité humaine cherchant également une certaine *justesse* (Baechler, 1985, p. 271). Car celle-ci indique aussi morphologiquement, et ce au-delà de ses manifestations singulières, que sa positivité ne peut pas être réductible à l'exactitude d'un *déploiement* d'une action en vue d'une conservation et d'un accroissement linéaire ou exponentiel. On ne comprendrait pas sinon la recherche constante de perfectibilité qu'il ne faut pas réduire là non plus à un raffinement de type sophistique, plutôt un affinement visant à ce que le devoir être soit aussi un mieux être pour soi et pour autrui (ce demi-sourire permanent dont parle Bossuet) c'est-à-dire orienté vers les sentiments et leurs sensations qui incitent à l'ouverture, l'originalité, la découverte, ou l'affinement de *l'autodéveloppement*, (Nuttin, 1980, p.165).

Autrement dit, le déploiement cognitif de la raison instrumentale n'est pas suffisant s'il n'y a pas aussi conscience axiologique de ses conséquences morphologiques (renforcement et amenuisement dans les sens positif et négatif). Ce qui a pour conséquence de vérifier le *déploiement* de l'approche instrumentale par le *développement* cognitif de sa signification humaine c'est-à-dire axiologique. Ainsi l'action peut être pensée de telle sorte qu'elle ait le meilleur impact non seulement du point de vue logique, non seulement du point des conséquences normatives envers autrui, mais aussi du point de vue de ses

répercussions morphologiques positives ; par exemple celles d'un affinement qui optimise un *tenir ensemble* (Baechler, 2005) en ce sens qu'il ne le conserve pas seulement, il l'améliore qualitativement : on peut ainsi instrumentaliser l'acquis d'une action pour une dépense immédiate comme on peut l'articuler à une perspective axiologique comme l'épargner pour des investissements futurs qui peuvent intégrer également l'avenir d'autrui. Dans ces conditions, l'analyse s'effectue selon des critères autres qu'instrumentaux ou logiques, tels ceux de l'exactitude, car l'action humaine nécessite *aussi* un examen cognitif de son axiologie, c'est-à-dire une analyse de ses conséquences, non seulement normatives, mais également du point de vue morphologique *stricto sensu*, à savoir sa *constitution* (que l'on peut appréhender dans toute sa polysémie). Il ne s'agit donc pas, au niveau morphologique, d'évaluer selon la seule approche normative, c'est-à-dire conventionnelle, morale, institutionnelle, mais de déterminer également morphologiquement comment tel résultat atteint renforce ou amenuise positivement ou négativement le *déploiement* et le *développement* du détenteur de l'action ou celui qui la reçoit. Observons de plus près leur différence.

#### **D. Déploiement et développement**

Posons morphologiquement en premier lieu que le positif permet non seulement de *déployer* mécaniquement un effort d'action, mais aussi de *développer* organiquement l'énergie qui la sous-tend par la croyance ou l'adhésion en sa *justesse*. Retenons aussi qu'un *déploiement* est un déroulé mécanique tandis que le *développement* présuppose quelque chose de plus qualitatif, d'axiologique, au sens non pas seulement normatif ou évaluatif, mais morphologique c'est-à-dire d'un mieux être nécessaire réfléchi, optimisé selon la rationalité cognitive quant à son émergence effective. En second lieu, observons que le négatif a la particularité de se déployer uniquement logiquement, instrumentalement, par accroissement de puissance, personnifié dans l'indifférenciation envers l'être posé comme néant (Hegel, (1827-1830), § 87, 1979, p.349), du fait de la liberté absolue (Hegel, 1807, 1817), qui en réalité systématisait une croissance négative, (Kant, 1763)<sup>26</sup>, ce qui ne peut pas ne pas créer du conflit tant elle se déploie mécaniquement, c'est-à-dire de façon absolument instrumentale, à l'opposé du positif qui intègre lui une axiologie de justice.

Ce qui distingue les deux consiste alors en ce que le positif peut ne pas déployer de gains immédiats comme peut le faire le négatif, puisqu'il doit tenir compte de facteurs axiologiques, mais il engrange suffisamment de puissance pour la *développer* ou l'affiner de telle sorte que le détenteur d'action se trouve en situation de pouvoir innover et donc d'atteindre une position plus solide, du moins sur une longue durée.

Certes, des contre-exemples peuvent indiquer que des tricheries et des corruptions en choisissant plutôt l'injustice et le mensonge ont bien plus renforcées le détenteur d'action. Autrement dit, lorsque la rationalité instrumentale est déconnectée cognitivement (intentionnellement) de la rationalité axiologique, l'acteur peut sembler se renforcer en apparence, à l'instar d'un vol ou d'une spoliation qui apporte un gain immédiat de puissance. Mais la rationalité cognitive, c'est-à-dire l'adhésion à une recherche du vrai (Boudon, 2009), expose que ce gain illégal nuit déjà à l'équilibre psychique du détenteur d'action y compris dans son adhésion aux croyances collectives qui surdéterminent le bien sur le mal. Observons d'ailleurs en corollaire que même aller au delà des normes du bien et du mal de façon relativiste, *a*-rationnelle ou anti-relationnelle, ne signifie pas que l'on puisse aller au-delà des formes, morphologiques elles, du bon et du mauvais, ceci a été déjà indiqué. Ce qui signifie que le gain immédiat peut donner l'apparence du renforcement alors qu'il amenuise sur la longue durée. On peut repérer cet état de fait dans diverses interactions humaines.

En résumé, il s'agit d'analyser les effets sur la morphologie de l'action de façon la plus simple qui soit (principe d'*économie*) en articulant une analyse logique de l'action avec une analyse axiologique c'est-à-dire évaluative (Boudon, 2008, 2009) et non pas seulement normative de ses conséquences ; autrement dit une vérité n'est pas seulement exacte mais aussi juste dans certains domaines de définition comme celui de la solidarité sociale et du politique ; ce qui semble le plus adéquat avec la morphologie de l'action *humaine* qui fait reposer son effort sur des motifs dont certains peuvent dépasser la seule conservation de *soi* (individu et groupe), ce qui implique d'en comprendre un peu plus les mécanismes.

\*

\* \*

## **II/ La nature (de la morphologie) humaine**

### *Introduction*

Le problème n'est pas tant de séparer ou de fusionner individu et environnement que de les distinguer *et* de les corrélérer en tant que deux pôles d'une « *unité fonctionnelle d'interactions* » comme le fait la psychologie de la motivation (Nuttin, 1980, p. 103). Baechler observe (2005, pp. 9-11) que l'individu en tant qu'acteur responsable est perceptible dès les premiers âges lorsqu'il énonce par exemple que les données ethnologiques propres à la bande montrent que l'acteur « *de base est l'individu, non pas au sens où toute société humaine est évidemment composée d'individus, comme font toutes les espèces vivantes, mais en celui où l'individu est le porteur et le responsable de toutes les activités. (...) L'individu n'a pas commencé par vivre dans la solitude, avant de concevoir les avantages qu'il y aurait à vivre en ménage, ni les ménages ne*

*sont un jour avisés des bénéfiques qu'ils pourraient toucher à vivre en hordes et les hordes à se constituer en ethnies ».*

Boudon, rappelle que Durkheim ne donnait pas d'âge à l'individualisme (2009, p. 92), et Mauss dans son *essai sur le don* (1923/1924), montre bien que le *potlatch* (ou défi total) est incarné en dernière instance par des individus dont la défaillance ou la réussite rejaillit sur l'aura du segment concerné. Tandis que l'aspect social s'affirmera dans le contenu sémantique des interactions. Ainsi, pour Durkheim l'aspect social du concept est surdéterminé non pas pour infirmer la fonctionnalité spécifique de ce dernier au cœur même du penser mais, au contraire, en vue de la signifier : le mot n'existe qu'en tant qu'il a une fonction objective non pas comme mécanisme ou organe mais en tant que tâche permanente à acquitter et, en ceci, alors, il acquiert une fonctionnalité au sein de la densité des relations humaines et, déjà, dans la formation cognitive même de celui qui la pense :

Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait rien dans les représentations rationnelles, ni qu'il n'y ait rien dans l'individu qui puisse être regardé comme l'annonce de la vie sociale. Si l'expérience était complètement étrangère à tout ce qui est rationnel, la raison ne pourrait pas s'y appliquer ; de même, si la nature psychique de l'individu était absolument réfractaire à la vie sociale, la société serait impossible. Une analyse complète des catégories devrait donc rechercher jusque dans la conscience individuelle ces germes de rationalité. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce point dans notre conclusion. Tout ce que nous voulons établir ici, c'est que, entre ces germes indistincts de raison et la raison proprement dite, il y a une distance comparable à celle qui sépare les propriétés des éléments minéraux dont est formé le vivant et les attributs caractéristiques de la vie, une fois qu'elle est constituée.<sup>27</sup>

La locution « origine sociale des catégories » renvoie plutôt chez Durkheim à une analyse du rôle du langage comme tri historique permettant de transformer un mot en « concept » (donc en synthèse dont la liaison est hiérarchisation)<sup>28</sup> : Penser par concepts, ce n'est pas simplement voir le réel par le côté le plus général ; c'est projeter sur la sensation une lumière qui l'éclaire, la pénètre et la transforme. Concevoir une chose, c'est en même temps qu'en mieux appréhender les éléments essentiels, la situer dans un ensemble ; car chaque civilisation a son système organisé de concepts qui la caractérise. En face de ce système de notions, l'esprit individuel est dans la même situation que le « nous » de Platon en face du monde des Idées. Il s'efforce de les assimiler, car il en a besoin pour pouvoir commercer avec ses semblables ; mais l'assimilation est toujours imparfaite. Chacun de nous les voit à sa façon. Il en est qui nous échappent complètement, qui restent en dehors de notre cercle de vision ; d'autres, dont nous n'apercevons que certains aspects. Il en est même, et beaucoup, que nous dénaturons en les pensant ; car, comme elles sont collectives par nature, elles ne peuvent s'individualiser sans être retouchées, modifiées et, par conséquent, faussées. De là vient que nous avons tant de mal à nous

entendre, que, souvent même, nous nous mentons, sans le vouloir, les uns aux autres : c'est que nous employons tous les mêmes mots sans leur donner tous le même sens<sup>29</sup>.

On le voit, il existe d'une part le problème de la concordance du mot à la chose, véhiculée par le concept, lui-même inséré dans un système de signification distribué en cadres et unités de référence et employé selon d'une part une conation donnée en vue d'une motivation d'autre part, et non de façon seulement générative ou « computationnelle »<sup>30</sup>. Ce qui implique qu'il s'agit d'une part de différencier le déploiement, même embryonnaire, de discrimination psychique spécifiant ce qui est bon et mauvais, agréable désagréable, sympathique antipathique, vivant, mort, et leur développement en bien et mal, beau laid, vrai faux complexifiés en interaction par l'intrication de l'individu et du groupe via cadres et cercles de référence.

Autrement dit, l'élaboration du concept ou de l'action, s'effectue à la fois dans les dimensions (axio)logiques et sociales historiques, et à la fois en fonction de la préférence conative et de la motivation à l'actualiser de telle ou telle manière, y compris de façon irrationnelle, voire antirationnelle. Cette dernière caractérisation pouvant s'effectuer parce que sa réalisation est évaluée en fonction d'interaction en interne qui s'appuie sur des concepts, par exemple liés à l'expérience et aussi à des éléments moraux, d'une part ; d'autre part, cette évaluation peut aussi s'appuyer sur des systèmes de validation, par exemple le religieux, la science, et aussi le politique en ce que ce dernier peut d'un côté garantir la diversité des procédures et de l'autre côté mettre au point des institutions permettant d'aider à la formation et à l'exercice de cette évaluation.

Insistons pour le moment sur le fait que cette acception saisissant ainsi le soi dans toutes ses aspérités permet ainsi de prendre des distances avec une certaine sociologie réduisant l'individu et sa forme à la somme donnée des influences sociales, y compris jusqu'au cœur de sa structure non seulement conative, motivationnelle, mais aussi cognitive instrumentale et axiologique.

Il s'agit d'analyser l'action humaine dans toute la complexité rationnelle de sa morphologie, autrement dit de saisir le jeu des trois raisons au sein même des résultats dont l'effet renforce ou amenuise positivement ou négativement. Observons comment en l'illustrant ensuite par une série d'exemples.

\*

\* \*

### **III. Du rôle des rationalités cognitives instrumentales et axiologiques et de leurs liens avec la réalité morphologique de l'action humaine**

#### *Introduction*

Raymond Boudon avance comme exemple de distinction entre les rationalités instrumentales et axiologiques celui de l'impôt sur le revenu (par ex 2009,

pp.88-89) où il expose que le choix de l'impôt progressif sur l'impôt proportionnel (*flat tax*) résulte d'une appréciation axiologique et non pas seulement instrumentale de la question. Cette appréciation est-elle pure convention ? Non si l'on peut démontrer que son axiologie repose sur une morphologie, nécessaire, mais jamais suffisante, surtout en société démocratique basée sur l'égalité comme l'a énoncé Tocqueville rappelle Boudon, ce qui implique le conflit permanent dont parle Simmel (2003) qui complexifie le tenir ensemble et mobilise les rationalités instrumentales et axiologiques incarnées pour une part par l'institution ou structure en charge du bien commun (*Commonwealth*), c'est-à-dire le meilleur gouvernement constitutionnel (Aristote, 1993, p.35) au-dessus des factions ou *politie* dont la raison consiste à pacifier les conflits en interne, tout en se préparant à les vivre en externe (Baechler, 1985, 2000, 2005).

Il est possible d'observer que l'outil morphologique ainsi mis au point par Baechler analyse la raison d'être des structures politiques, parce qu'il semble bien articuler rationalité instrumentale (qui optimise les relations) et rationalité axiologique (en ce qu'elle les tient ensemble par la *justesse*) ce qui lui permet par exemple de démontrer pourquoi le régime démocratique semble être le régime politique *naturel* de l'espèce humaine puisqu'il est le plus à même de développer et non pas seulement de déployer ses virtualités.

La preuve par neuf consisterait à observer qu'en retour l'application des rationalités cognitives instrumentales et axiologique sur les observations de l'analyse morphologique permet d'affiner celle-ci de la façon suivante : rappelons que cette dernière telle qu'elle a été mise au point par Baechler, repose sur le repérage réaliste de ces trois biens rares que sont le pouvoir, le prestige et l'acquisition de richesses, et dont la proportion détenue par chacun définit d'une part la stratification sociale (avec sa ventilation en élite, peuple, exclus), et d'autre part indique la nature des inégalités justifiées et injustifiées (Boudon, 2004, p.29), c'est-à-dire celles basées sur les compétences et celles basées sur les hérédités et les corruptions, ce qui implique précisément de repérer grâce aux rationalités instrumentales et axiologiques comment les trois biens rares sont mis en action et ce qu'il en résulte non seulement en terme quantitatif (déploiement) mais aussi qualitatif (développement). Prenons par exemple le pouvoir, posons en premier lieu qu'il ne faut pas le voir seulement en terme de puissance, mais aussi d'autorité et de direction (Baechler, 1978), autrement dit il ne s'agit pas seulement d'une relation d'obéissance mais aussi d'une dextérité à, et d'une capacité de, *domination* d'un sujet, d'un art, d'une méthode, reconnues par des pairs. Concernant maintenant la relation d'obéissance proprement dite sa réalité empirique montre qu'elle ne se *déploie* pas seulement dans le binôme dominant/dominé sauf dans un sens négatif, puisqu'une personne dite « dominée » peut accepter positivement de conserver une relation de dépendance, non pas parce qu'elle est aliénée par une conscience fautive ou occulte mais parce qu'elle la trouve utile, voire même

qu'elle la choisit selon une considération axiologique, celle par exemple de plutôt vouloir appartenir au peuple qu'à l'élite du fait que cette dernière doit pleinement décider de déployer et de développer l'action qui peut mettre en jeu non seulement sa propre vie mais surtout celle d'autrui. Cette « *peur de la mort* » (Hegel, 1807) renvoie certes à toute une analyse du rapport de dépendance réciproque entre maître et esclave qui doit, *cependant*, être appréhendé aussi chez Hegel de manière morphologique, fonctionnelle, et non pas seulement historique en ce que l'esclave est aussi le maître du maître et que ce déploiement logique et instrumental indique un développement axiologique *i.e* avec des résonances morphologiques (en termes de positif et de négatif). Il en est de même pour les natures du prestige et des richesses, où, brièvement et respectivement énoncé, le prestige peut être non seulement déployé comme socle acquis, mais aussi développé comme innovation, de même pour la richesse dans laquelle la magnificence (Aristote, *Ethique de Nicomaque*, livre IV) développe axiologiquement des attitudes qualitatives en termes de cohésion et de cohérence morphologique (Baechler, 2005) que le déploiement quantitatif n'épuise pas.

Observons quelques détails supplémentaires dans une série de cinq exemples.

## A. Exemples

Ces exemples peuvent approfondir une telle *distinction* (et non séparation) enrichissante entre ces divers types de rationalité dégagées par Boudon, leur articulation avec l'outil morphologique affiné par Baechler, et la combinaison de l'ensemble pour étudier cette fois l'action humaine dans les implications de ses résultats.

1<sup>o</sup> exemple : soit ce texte de Weber :

(...) La « soif d'acquérir », la « recherche du profit », de l'argent, de la plus grande quantité d'argent possible, n'ont en eux-mêmes rien à voir avec le capitalisme. Garçons de cafés, médecins, cochers, artistes, cocottes, fonctionnaires vénaux, soldats, voleurs, croisés, piliers de tripots, mendiants, tous peuvent être possédés de cette même soif - comme ont pu l'être ou l'ont été des gens de conditions variées à toutes les époques et en tout lieu - partout où existent ou ont existé d'une façon quelconque les conditions objectives de cet état de choses. Dans les manuels d'histoire de la civilisation à l'usage des classes enfantines, on devrait enseigner à renoncer à cette image naïve. L'avidité d'un gain sans limite n'implique en rien le capitalisme, bien moins encore son « esprit ». (...). (Ce) qui fait le caractère spécifique du capitalisme - du moins de mon point de vue - (c'est) l'organisation rationnelle du travail (...) <sup>31</sup>

Cette distinction que Weber établit entre soif d'acquérir et esprit du capitalisme permet plutôt de lier l'analyse de Marx à la première notion et d'en faire un cas particulier basé uniquement sur le rapport de force, celui d'un surtravail imposé sans compensation, puisque la seconde notion implique que le capitalisme dans son esprit ne tire pas le profit d'une injustice mais d'une organisation

rationnelle du travail au sens wébérien et non pas taylorien. En ce sens, rien ne dit que cette rationalisation doit être seulement instrumentale. Ainsi si le profit est recherché, il n'est pas visé pour lui-même souligne Weber, il s'affirme, certes, comme gain, mais immédiatement légitimé par la fonction d'indicateur vérifiant que l'organisation rationnelle du travail est la bonne ; l'aspect axiologique peut s'appréhender alors dans la qualité des relations sociales propre à l'entreprise considérée et conforme à l'éthique sous-jacente. Ce qui ne peut dans ce cas que renforcer positivement la conservation et donc ouvrir la perspective d'un affinement positif c'est-à-dire d'une optimisation (incluant un amenuisement positif) en termes d'innovation, de qualité des produits et des relations de travail, termes qui s'incarnent d'ailleurs encore aujourd'hui par l'industrie allemande, au-delà des conflits toujours permanents car la corrélation entre les rationalités est sans cesse travaillée par des exigences contraires propres à la conservation négative (ou liberté absolue) au manque de pluralité (d'innovation) et d'ordonnement (d'organisation). Cette distinction opérée par Weber ne peut donc être lue comme une rationalisation après coup qui viendrait comme fausse conscience masquer l'injustice fondamentale du rapport social de production ; celui-ci, pour exister comme élément formalisant l'esprit du capitalisme et non pas la soif d'acquiescer, inscrit dans son processus l'idée que pour être conforme aux demandes du marché, voire pour lui offrir des produits innovants, il ne peut seulement comprimer ses coûts de revient car il lui faut investir dans des machines nouvelles et employer les meilleurs salariés.

L'analyse de Marx est donc un cas particulier de l'ensemble, lorsque l'entrepreneur en position de conservation négative, soit par choix (c'est alors la soif d'acquiescer), soit pour compenser une mauvaise organisation du travail, instrumentalise un rapport de force favorable (chômage, absence de contre-pouvoir syndical ou réellement efficace) pour réaliser un profit uniquement par la compression de coûts. Ce qui ne peut qu'engendrer le conflit et l'intervention à terme de la puissance publique chargée de conserver et d'affiner la cohérence et la cohésion morphologique (Baechler, 1985, 2005).

Soit en second exemple le réalisme politique d'un Machiavel qui analyse dans *Le Prince* toutes les possibilités d'instrumentaliser le pouvoir du point de vue de la puissance, jusqu'à adopter des mesures les plus cruelles ; tout en ne négligeant pas d'analyser le moyen d'y articuler aussi de l'autorité et de la coopération qui exigent de la justice afin non seulement de tenir le pouvoir par la crainte et la ruse (chapitres XVII et XVIII) mais aussi par le prestige de sa *justesse* et de sa magnificence (XX) sources de sa bonne renommée (XIX). Ce qui implique que l'affinement positif doit être préférée à la conservation négative, par l'articulation, le mieux qui soit, des rationalités cognitives instrumentales et axiologiques.

Prenons comme troisième exemple la Chine. Ce pays peut sembler un paradoxe ou une exception pour l'analyse morphologique des régimes politiques qui avance que le développement économique se corrèle nécessairement avec



l'existence d'un État de droit et la séparation des pouvoirs. Le paradoxe peut être levé si l'on pose qu'il ne s'agit pas d'un développement pleinement rationnel, et donc également axiologique, mais surtout d'un déploiement purement instrumental symbolisé en économie par le taux de croissance qui ne s'appuie que sur des indices quantitatifs comme le PNB, ce qui débouche sur une conservation oscillant plus vers le négatif que le positif, même s'il ne faut pas négliger ce tout dernier aspect puisque l'on voit aussi l'émergence d'une classe moyenne. Mais l'affinement positif est pour l'instant hors d'atteinte. Surtout lorsque l'on mesure les résultats chinois par cet instrument mis au point, entre autres, par Amartya Sen, celui de l'IDH (indicateur du développement humain) ; surtout s'il est corrélé à l'un des axes avancés par le PNUD, celui de la gouvernance démocratique, puisque c'est celle-ci qui permet précisément le passage du déploiement ou rationalité instrumentale vers le développement ou rationalité axiologique qui fonde son réalisme morphologique par l'optimisation de la prospérité pour le plus grand nombre. Autrement dit, il existe bien, en Chine, un déroulement logique d'un certain nombre de moyens et la réalisations de certains objectifs, mais ceci s'effectue sans justice ni harmonisation quant aux conséquences. L'absence de libertés accentue même ce déficit de rationalité.

Pour le quatrième exemple, celui de l'analyse du comportement humain, le programme articulant rationalité instrumentale et rationalité axiologique permet de saisir pourquoi ces deux rationalités forment ce que Boudon nomme la rationalité cognitive, c'est-à-dire l'articulation, conflictuelle, entre un exact et une vérité, entre un déploiement logique et un développement humain.

Ainsi lorsqu'une action ou comportement vise un intérêt il peut être dit instrumental c'est-à-dire utile lorsque son résultat contribue à ce critère morphologique déjà rencontré, celui de la conservation de soi, ce dernier devant être également conçu comme une unité d'action. Cette action peut également dépasser son instrumentalité par une axiologie incluant aussi autrui, ce que l'on peut appeler affinement ou optimisation large fondée en raison par la solidarité morphologique. S'agit-il de désintéressement ? Oui et non, en ce sens que cela veut seulement dire que si l'on ne peut pas aller au-delà des trois enjeux de l'aventure humaine, pouvoir, prestige, richesses, il est possible cependant de tenter de les affiner positivement.

Posons ensuite que cette distinction entre les rationalités, leur articulation, et leur jeu dans l'analyse morphologique des résultats de l'action, permet de lisser en quelque sorte chaque action, y compris les plus intimes, jusqu'à la sexualité et l'ordre des pensées dans leur focalisation temporelle afin de saisir ce qu'il y a de mieux à faire pour que le devoir être soit aussi un bien être et donc un mieux être. On peut aussi repérer cette interaction entre les rationalités au sein des relations inter- individuelles, par exemple lorsque l'on se parle, se coupe ou non, l'on décide ou pas d'avoir le dernier mot ; l'affinement ou rationalité axiologique

se voit si l'on sourit, (ce demi-sourire permanent déjà indiqué), si l'on tend spontanément la main.

On sait que cette évaluation épousant chaque stance de l'action en toutes ses saillies a été et est toujours l'apanage des éthiques, politesses comprises et des religions. Sa réalité morphologique est donc déjà fondée par l'expérience historique. Il est cependant possible d'en affiner précisément la structure en la sécularisant, en l'universalisant, bref en faisant en sorte que cela ne soit pas perçu par son origine, mais par la preuve de sa nécessité comme optimum permettant d'articuler déploiement des intérêts concrétisant des passions (Baechler, 1985) et leur développement en stratégie d'affinement accentuant la conservation de soi dans un sens positif c'est-à-dire visant par exemple plutôt le renforcement, *politie* comprise, dans sa pluralité et son ordonnancement.

Ainsi ces critères agissent comme filtres et en même temps conditions de possibilité de l'action, ce qui en fait des éléments coextensifs que l'on peut utiliser pour classer cognitivement, et axiologiquement l'ensemble des résultats l'action humaine dans ce qu'ils apportent réellement.

D'ailleurs, et ce sera le dernier exemple, pourrait-on juger ainsi une œuvre d'art ? Oui puisqu'il s'agit moins d'évaluer selon les canons propres à la discipline considérée que de saisir ce que veut signifier cette œuvre, comment elle le légitime (Boudon, 1999, p.251) ; d'autant qu'elle va employer un langage, donc disposer d'un certain nombre de signes c'est-à-dire autant de comportements (Quine, 2008), qui vont servir pour elle d'instruments au service d'une représentation dont la manifestation va faire aussi fonction d'axiologie. Ainsi le contenu de telle pièce de théâtre, mais aussi la mise en scène, la peinture, la musique, la danse, peuvent être évalués du point de vue morphologique, à partir du moment où ces disciplines prétendent non seulement agir selon leur technique propre, mais aussi en fonction des questionnements existentiels d'un public humain historiquement situé.

De ce fait, il est possible de classer également la production artistique en évaluant de manière la plus neutre qui soit si son propos renforce ou amenuise ne serait ce que l'originalité ou la tradition d'un Même. Le fait par exemple que son contenu se veuille perpétuellement dérangeant ou ne vise que la manipulation des matériaux qui permettent son expression nécessite de le classer dans l'ordre de la négativité instrumentale visant dans son affinement sophistique qui fait office d'axiologie une position de conservation négative, c'est-à-dire d'hostilité à tout ce qui n'est pas elle, ce qui peut engendrer des comportements tyranniques lorsqu'une telle disposition a pu engranger des appuis institutionnels non quelconques. On peut d'ailleurs observer cet état de fait dans maints endroits, y compris universitaires. Des discours sans aucune autre légitimité que leur rayonnement statutaire obtenu par rapport de force sont non seulement tenus mais peuvent aller jusqu'à sélectionner et sanctionner « au nom de la science » tout ce qui irait à l'encontre de leur pluralité négative et

de leur ordonnancement du même ordre puisque leur pratique ajoute de la confusion sur ce qui relève du scientifique et de la manipulation politique.

\*  
\* \*

## Conclusion

Rappelons que pour savoir par exemple si l'emploi cognitif de la rationalité instrumentale renforce ou amenuise *réellement* le détenteur d'action dans sa conservation, son affinement, sa pluralité et son ordonnancement, il faut aussi repérer dans chaque résultat, (théories, objets, pratiques), les liens positifs et négatifs avec la rationalité axiologique. Car celle-ci, comme il a été indiqué, évalue la *justesse* de l'action, c'est-à-dire mesure à la fois sa signification et ses conséquences pour le *devenir* du détenteur en lien *solidairement* avec autrui. Ce qui implique d'utiliser aussi le binôme positif/négatif pour en visualiser l'orientation de leur déploiement *et* de leur développement puisqu'il s'agit d'œuvrer pour la classification de signes et de productions en triant tout ce qui renforce la morphologie (de l'action) humaine dans un sens non seulement instrumental mais aussi *significatif* (Weber, 1921) c'est-à-dire axiologique.

Par exemple, et sans se substituer pour autant aux classifications des champs respectifs et de leurs sciences et disciplines, il est possible d'avancer que l'utilisation de telle ou telle théorie concernée par l'action humaine peut être classée selon qu'elle renforce ou amenuise positivement et négativement. Autrement dit, tout ce qui concerne non seulement l'approche sociologique et politique des phénomènes sociaux, mais aussi ses liens avec des disciplines connexes en psychologie, en histoire, en économie, en arts, peuvent être classés selon que leurs énoncés, c'est-à-dire des comportements (Quine, 2008) renforcent, amenuisent, positivement/négativement la conservation, l'affinement, la pluralité l'ordonnancement de l'action humaine. Ainsi, l'articulation des trois rationalités à une analyse morphologique (de l'action) humaine permet d'ouvrir tout un champ d'études et de classification de la production humaine qui ne peut que renforcer la Connaissance vers un affinement positif incluant le *connais-toi toi-même*, mais ne s'y réduisant pas.

\*  
\* \*

## Références bibliographiques

- Aristote*, Éthique de Nicomaque, Paris, éditions Garnier Flammarion, 1965.
- Les Politiques*, Paris, GF Flammarion, 1993.
- Baechler Jean, *Le pouvoir pur*, Paris, Calmann-Lévy, 1978.
- Démocraties*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- Nature et histoire*, Paris, Puf, 2000.

- Les morphologies sociales*, Paris, éditions PUF, collection sociologies, 2005.
- Boudon Raymond, *La logique du social*, Paris éditions Hachette, 1977.
- L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard, 1992.
- *Le juste et le vrai*, Paris, éditions Fayard, 1995.
- Les causes de l'inégalité des chances scolaires* in *L'axiomatique de l'inégalité des chances*, Paris, l'Harmattan, 2000.
- Pourquoi les intellectuels n'aiment pas le libéralisme*, Paris, Odile Jacob, 2004.
- Renouveler la démocratie : Éloge du sens commun*, Paris, éditions Odile Jacob, 2006.
- Mais où sont les théories générales d'antan ?* Revue européenne des sciences sociales, tome XLVI, 2008, N°140.
- *La rationalité*, Paris, Que sais-je, Puf, 2009.
- Bourricaud François, *L'individualisme institutionnel*, Paris, Puf, 1977.
- Bouvier Alban, et Conein Bernard (sous la direction de), *L'épistémologie sociale, une théorie sociale de la connaissance*, Paris, éditions de l'EHESS, 2007.
- DiMaggio Paul J., *Le néo-institutionnalisme dans l'analyse des organisations*, in *Politix*, n°40, 1997.
- Durkheim Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, (1912), Paris, Quadrige, 1985.
- Fodor Jerry, *The Modularity of Mind*, Cambridge, Mass., Bradford Books, MIT Press, tr.fr. par A. Gerschenfeld, *La Modularité de l'esprit*, Paris, Minuit, 1986.
- L'esprit, ça ne marche pas comme ça*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- Hegel GWF, *La phénoménologie de l'esprit* (1807), Paris, éditions Aubier-Montaigne, 1941.
- Encyclopédie des sciences philosophiques. I, *La Science de la logique*, traduction B. Bourgeois, Paris, Vrin, 1979.
- Encyclopédie des sciences philosophiques, traduction B. Bourgeois, III, *Philosophie de l'esprit* (1817), Paris, éditions Vrin, 1988.
- Kant Emmanuel, *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, (1763), Paris, éditions Vrin, (1980).
- Lahire Bernard, *L'esprit sociologique*, Paris, La découverte, 2005.
- Lévy-Bruhl Lucien, *La mentalité primitive*, (1922) Paris, éditions PUF, 1960.
- Mauss Marcel, *Sociologie et anthropologie. Essai sur le don*. Paris, Quadrige, 1983.
- Machiavel, *Le Prince*, (1513), Paris, éditions GF-Flammarion, 1992.
- Montesquieu, *De l'esprit des lois*, (1748), Paris, éditions GF Flammarion, 1979.
- Nietzsche Friedrich, *Généalogie de la morale*, (1887) Paris, éditions 10/18, 1974.
- Nipperdey Thomas, *Réflexions sur l'histoire allemande*, Paris, Gallimard, 1992.
- Nuttin Joseph, *Théorie de la motivation humaine*, Paris, Puf, 1991.
- Pascal Blaise, *lettres écrites à un provincial*, (1656), Paris, Flammarion, 1981.

-Pensées.

Quine WV, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, 1969, (traduction), Paris, éditions Flammarion, Département Aubier, 2008.

Raymond Thomas et Daniel Alaphilippe, *Les attitudes*, éditions Que sais-je, PUF, 1983.

Sartre, Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960.

Simmel, Georg, *Le Conflit*, Paris, éditions Circé, 2003.

Weber Max, 1921. *Économie et société, tome 1, les catégories de la sociologie*, éditions Agora, 1995.

-*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.

-*Histoire économique, esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, (1923), Paris, Gallimard, 1991.